

d'original, puisque c'est dans l'antiquité qu'a été puisé le modèle.

Jamais on n'a parlé plus dignement des qualités qu'on doit exiger du médecin, de son génie, de son éducation, de ses études.

C'est là que Richard révèle tout son amour, tout son respect pour la médecine, qu'il appelle avec Hippocrate : « *Omnium profecto artium nobilissima.* » C'est là qu'il donne libre essor à ses principes religieux, admettant, toujours avec le père de la médecine, l'intervention de la divinité dans la guérison des maladies (1).

Analyser un tel sujet serait le dépouiller de son charme, je me borne à signaler la manière brillante et heureuse dont fut inauguré l'enseignement clinique à Lyon.

Suivant les traditions de Fouquet, tous les ans, les cours de médecine étaient ouverts par une composition didactique qui servait d'introduction, de prolègomènes à la leçon faite au lit du malade. Cette coutume nous a valu, en 1826, le *Discours sur l'union des sciences médicales, et sur leur indépendance réciproque* (2).

(1). Plus d'une fois, j'ai entendu de Laprade lorsqu'on le félicitait dans le service de la clinique, d'un succès, d'une guérison, où il était impossible de nier l'heureuse influence de la médecine, répondre par les vers de son poète favori :

Non hæc humanis opibus, non arte magistra
Proveniunt, neque te, ænea, mea dextra servat :
Major agit Deus.

Virgile, *Œnéide* (liv. XII, vers 427).

Reconnaissez les dieux ; oui, croyez que ma main
Ne fut que l'instrument d'un pouvoir plus qu'humain,
Un Dieu seul a tout fait.

Œnéide : (traduction de Delille).

(2) *Discours sur l'union des sciences médicales, et leur indépendance réciproque*, prononcé à l'ouverture des cours de l'école de médecine, éta-